

AMUSE-GUEULES

Je regardai autour de moi. Le restaurant – qui portait un nom digne d'une égérie Dior – était on-ne-peut-plus luxueux. A ma droite, une harpiste faisait vibrer les cordes de son instrument de ses longs doigts fins. De magnifiques chandeliers datant de la Renaissance italienne pendaient du toit et les nappes étaient d'un blanc virginal. Quelques tables plus loin, des Coréens découpaient méticuleusement des feuilles de laitue avec leurs couverts, tout en s'esclaffant très fort. Le sol était dallé et les serveurs rigides. C'était un bien bel endroit, aussi je ne comprenais pas pourquoi je devais y subir la présence ingrate de mon patron.

Cela faisait quatre mois que j'avais été embauché comme stagiaire chez *L'Avaleur de Livres*. Fondée en 1954 par une famille d'antiquaires lausannois, cette maison d'édition se chargeait essentiellement de rééditer des classiques de la littérature dans un format sobre et moderne.

Depuis presque 130 jours, je cherchais désespérément une occasion d'impressionner la hiérarchie foisonnante d'activité qui me faisait obstacle. C'est pourquoi, depuis plusieurs semaines, je m'étais forcé à lire et relire les nombreux classiques réédités par *L'Avaleur*. C'est aussi pourquoi j'avais accepté l'invitation à dîner de mon directeur. Mes collègues et moi savions très bien qu'il y avait deux issues possibles à ce tête-à-tête. En général, M^ossieur directeur ne jouait les amphitryons que lorsqu'il s'agissait d'offrir une promotion à son convive... ou alors lorsqu'il s'agissait de le renvoyer sèchement. Encore fallait-il savoir à quelle sauce j'allais être mangé. J'envisageai, dans un premier temps, de décliner l'offre de mon patron, puis me ravisai, voyant là que l'opportunité de faire mes preuves s'offrait à moi.

J'avais donc fini par accepter, soucieux de me faire bien voir de mon supérieur et soulagé, surtout, de voir que je n'aurais pas à endurer cela tout seul. En effet, il avait été convenu qu'une autre stagiaire du nom d'Irène nous rejoindrait. J'aimais bien Irène, sa tignasse rousse et son sourire timide. Cependant, il fallait bien l'avouer : elle n'avait aucun sens de l'organisation. « Ni de la ponctualité », songeai-je, en consultant ma montre et en constatant qu'elle avait déjà dix-sept minutes de retard. « Si elle n'arrive pas dans cinq minutes, je ne vois pas pourquoi notre patron se priverait du plaisir de lui annoncer ici même qu'elle est bel et bien renvoyée. Peut-être a-t-il choisi de la

renvoyer, elle, mais de me garder, moi ? » On se serait cru dans un jeu télévisé. Cette dernière pensée me redonna du courage.

J'étouffai un soupir, esquissai un semblant de sourire et, évitant de regarder le propriétaire de l'entreprise dans les yeux, j'ajoutai, dans le seul but de me donner une contenance : « Ne vous inquiétez pas, ma collègue sera là bientôt ».

Mon patron ne daigna même pas hocher la tête pour marquer son approbation. Depuis que je l'avais rejoint à l'entrée du restaurant, il affichait le même air renfrogné qu'à son habitude, ce qui, à mes yeux, n'était pourtant pas bon signe pour quelqu'un qui désirait briser la glace. Cela promettait de donner à cette soirée des airs d'entretien d'embauche.

Ô joie.

Mais bon, si j'avais réussi à affronter les rues congestionnées qu'il m'avait fallu emprunter pour arriver au restaurant – quel en était le nom ? Impossible de me le rappeler... – j'étais bien capable d'endurer quelques heures avec mon Thénardier de patron.

Le début de la soirée se déroula dans un silence gêné, constamment interrompu par de vains efforts de ma part pour faire causette. Ainsi, je me surpris à avoir avec mon supérieur des conversations de ce genre :

Moi (*enjoué*) : En tant que directeur d'une maison d'édition, quels genres littéraires préférez-vous ?

Lui : Les manifestes de partis politiques !

Moi (*plutôt surpris*) : Ah bon ? Que leur trouvez-vous ?

Lui (*après une longue hésitation*) : Moi, j'aime... Moi, j'aime le « nous ». L'usage du « nous ». Dans... dans les manifestes. Le « nous ». « Nous allons faire ceci, nous allons tuer ceux-là... ». « Nous ». Oui, moi, j'aime bien ça, le « nous ».

Silence

Moi : Y a-t-il un autre genre que vous appréciez particulièrement ?

Lui : Les recettes de cuisine ! Et les entrées au dictionnaire qui commencent par la lettre « p » !

Moi (*décontenancé*) : Euh, oui, bien sûr... C'est tout naturel...

Longs soupirs mornes

Seul le garçon ponctuait nos échanges de ses va-et-vient. Cela ne semblait d'ailleurs pas déranger mon supérieur.

Pendant qu'il discutait avec le serveur au sujet de plats aux noms aussi longs que des maladies incurables, j'entrepris d'inspecter l'attitude de mon bourreau.

Héphaïstos, le plus vilain de tous les dieux, se trouvait devant moi, d'une laideur si magnifique qu'elle en resplendissait. Il était aussi gras qu'un sanglier – il laissait d'ailleurs de temps en temps échapper des grognements dignes d'un suidé – au point que la peau de ses joues retombait mollement, à la façon d'un basset. Je me félicitai de mes comparaisons animales.

Mon patron était si laid qu'on eût du mal à croire, au vu de l'alliance qui enserrait son annulaire droit (si boudiné qu'il en suintait de graisse), que quelqu'un l'eût épousé *de son propre chef*. Il avait d'ailleurs un faciès abominablement eunuchoïde mais quiconque eût osé le signaler signait son arrêt de mort. D'ailleurs, le simple fait de nourrir de telles pensées me fit frémir.

Il me terrifiait.

Mais où est donc Irène ? pensai-je soudain, me sentant pris au piège. Était-elle coincée dans les embouteillages ? Avait-elle fini par refuser l'invitation de notre patron ? J'espérais ardemment l'apercevoir en train de franchir la porte d'entrée du restaurant, cheveux roux en bataille. Elle s'approcherait de nous, se fendrait d'un « Désolée » et expliquerait que sa voiture avait eu du mal à démarrer.

Oui, elle n'allait sûrement pas tarder à arriver.

Après avoir commandé, M. le Directeur et moi engageâmes une conversation au sujet de l'entreprise lors de laquelle je tentai de me montrer passionné et convaincant. Je faisais l'effort de me tenir droit et de ne pas boire d'alcool. Le masque de chair boursouflée devant moi suffisait amplement à me donner la nausée.

Alors que je lui parlais du Feng Shui (ce qui semblait intéresser mon Quasimodo), le serveur arriva avec nos plats. Mon bourreau m'ignora alors royalement pour se concentrer sur le mets fumant qui, posé sur la table, semblait le narguer. Il se mit à dévorer avec grand appétit ses rognons-de-veau-au-vin-blanc-sur-leur-lit-de-poire-sautées-au-cassis-et-au-Porto-suivis-de-langoustes-crues.

Cela me dégoûta profondément :

-Et donc je voulais vous dire que..., commençai-je, avant de m'interrompre,... hum, vous semblez beaucoup apprécier votre plat... Cela a en effet l'air délicieux.

Je mentais. Le plat avait l'air ignominieusement ignominieux.

- Sluurp, fit mon patron.

- Si je puis me permettre, qu'avez-vous commandé ? demandai-je, connaissant déjà la réponse.

- Des rognons de veau au vin blanc sur leur lit de poires sautées au cassis et au Porto suivis de langoustes crues.

- Des rognons de veau au vin blanc sur leur lit de poires sautées au cassis et au Porto suivis de langoustes crues ?

- Oui. Des rognons de veau au vin blanc sur leur lit de poires sautées au cassis et au Porto suivis de langoustes crues.

- Ah.

- Sluuuuuuuuuuuurp.

- Euh oui, c'est ce que je disais...

Ne sachant quoi dire, j'invoquai avec rage le dieu de la loquacité, maudissant Irène pour m'avoir laissé en compagnie d'un tordu obèse et grossier.

A ma gauche, il y avait une vitre derrière laquelle l'on pouvait distinguer des fours en briques rouges autour desquels s'affairaient des chefs en toque. L'un d'eux, muni d'un couteau finement aiguisé, coupait des carottes qui, d'ici, ressemblaient à de longs doigts brunâtres.

J'eus soudain une idée :

- Hum, vous savez que j'ai ma petite théorie sur l'alimentation dans la littérature ? demandai-je, fier d'avoir de quoi me vanter.

Je voyais bien que mon patron ne m'écoutait guère – autant lire la Bible à un athée – mais cela ne m'arrêta pas pour autant :

- En effet, poursuivis-je, une grande partie des héros de romans ressentent certains « plaisirs » liés à la nourriture... Hum, la conception de « retour au stade oral par l'alimentation » me paraît très freudienne et donc appropriée... Par exemple, « Du côté de chez Swann » nous révèle à quel point Proust tient à ses madeleines puisqu'elles sont pour lui l'élément déclencheur d'un flashback fulgurant. Et la vision du monde d'Alice dépend, entre autres, du bout de champignon qu'elle croque, champignon qui dans son rêve farfelu, la fait soit grandir, soit rapetisser... Vous parler de cela me donne d'ailleurs envie de madeleines... mais pas de champignons. J'ai

toujours détesté les champignons, les cèpes, les truffes... Maudits thallophytes...

- ...

- Et vous, aimez-vous les champignons, monsieur ?

- Je les adore.

Mon patron rota et je me sentis verdir.

- Euh, c'est tout naturel, m'entendis-je dire.

J'inspirai un bon coup et comptai trois crocodiles :

- Bon, je continue sur ma lancée... Je voulais donc dire que la nourriture est présente presque partout dans la littérature de même qu'elle l'est dans notre société de consommation où l'on peut avoir jusqu'à cinq repas par jour ! Déjeuner, dix-heures, dîner, goûter et souper ! Cinq repas par jour ! Vous en rendez-vous compte, monsieur ?

- ...

- C'est aberrant ! Quoi qu'il en soit, je suppose que nos goûts en matière d'aliments définissent un petit peu notre personnalité, vous ne trouvez pas ? Moi, par exemple, quand j'étais petit, j'adorais la choucroute, à la grande horreur des gamins de mon âge, et j'abhorrais les pâtisseries, bien que celles-ci soient adorées par les autres bambins ! Cela voulait donc dire que, déjà depuis l'enfance, j'étais destiné à me sentir incompris des autres ! Pas besoin d'être psychanalyste pour le savoir ! Oh, évidemment, j'en ai souffert quand j'étais enfant mais, maintenant, c'est tout autre chose. J'ai trouvé un moyen d'assumer ce qui me rendait différent et de revendiquer ma marginalité ! Et je le vis très bien, oui monsieur ! Cela ne me fait plus peur de rencontrer des gens qui n'apprécient pas ma compagnie et avec lesquelles je me sens incompris... Oh, mais, rassurez-vous, je rencontre aussi des gens qui me font l'effet contraire ! Tenez... avec vous, par exemple, je ne me sens pas incompris...

Ma remarque fit mouche ou, du moins, je pense qu'elle le fit : le colosse attablé se mit à manger un peu plus lentement. Sans doute m'écoutait-il avec parcimonie, comme s'il craignait qu'un de mes mots ne perturbe sa dégustation.

En me félicitant de mon petit effet soigneusement calculé, je remarquai que parler m'avait coûté un sacré effort. J'étais légèrement essoufflé et ma gorge me brûlait.

- Mais je m'éloigne du sujet ! Je vois que vous avez faim, Monsieur, alors laissez-moi vous parler de plats que les livres mettent

en scène avec une volupté délectable... Si, si, je sais que vous allez aimer ça... Prenons comme premier exemple la Bible : la pomme du Jardin d'Eden, rouge et juteuse, n'est pas sans rappeler les lèvres d'une femme que l'on désire tendrement embrasser. Sans compter les délicieuses soupes au poisson de *Moby Dick* qui feraient saliver n'importe qui ! Oh, mais j'oublie aussi les cinq caisses d'oranges et de citrons mûrs dont on parle dans *Gatsby le Magnifique* ! Ou le Chivas Regal consommé par le héros de *Las Vegas Parano* de Hunter S. Thompson ! Ou le gruau qu'Oliver Twist cherche désespérément à se mettre sous la dent !

A présent, mon supérieur s'était mis à manger de plus en plus vite, preuve infime que mes dires ne demeuraient pas sans impact. Il haletait presque entre deux bouchées et semblait rouler des pelles monumentales à son assiette qui ne paraissait jamais se vider. Il produisait même d'horribles borborygmes similaires à des rots, si dégoûtants que cela me donnait des haut-le-cœur.

Mais il fallait que je continue, que je déroute Monsieur Les-Femmes-La-Bouffe-Et-Les-Enfants-D'abord :

- J'ai oublié de citer l'énorme poulet plein de graisse mentionné dans *Ne tirez pas sur l'oiseau moqueur*... Et les pommes de terre servies avec des œufs rôtis dont on parle dans un roman de Frances Hodgson Burnett ! Oh, quel délice cela doit être de pouvoir en manger, n'est-ce pas ? Même les contes accordent une certaine importance à la nourriture ! Tenez, tous les gosses savent que le Petit Chaperon Rouge part de chez elle pour apporter une galette à sa mère-grand ! Et... ah oui, j'avais complètement oublié toutes ces pièces de théâtre où les protagonistes se réunissent au cours de moult banquets débordant de mets exquis, se remplissant la panse et buvant des jours entiers jusqu'à n'en plus pouvoir...

Cette fois-ci, je m'interrompis, n'y tenant plus. Peu importait que j'eusse étalé mon sabir dans les nuances les plus variées possible ; mes mots tombaient dans un vide sidéral. Je cherchai alors une réplique plus grotesque, à laquelle mon patron n'aurait pu se soustraire.

Un certain William Shakespeare vint à mon secours :

- A moins que, comme dans *Titus Andronicus*, vous ne préféreriez la chair humaine...

Sans trop savoir pourquoi, je me lançai alors dans une tirade digne de Lautreámont :

- Le cannibalisme n'est pas à mon goût mais je peux comprendre que, dans une certaine optique... Oui, après tout, pourquoi ne pas apprécier la chair de son semblable ? Je suppose que cela doit être grisant de lacérer un bras ou un cou avec ses dents et de les y planter ensuite, de les sentir s'y enfoncer profondément jusqu'à l'os, faisant ainsi jaillir un sang onctueux et brûlant qui vous réchaufferait le gosier comme un bête verre de whisky. Cela doit être de l'ordre du fantasme que de le faire avec un membre encore vivant, oh que oui ! (Je ne pouvais plus m'arrêter) J'imagine que l'on peut ainsi sentir les palpitations faire vibrer le morceau auquel on s'attaque et que dévorer cette viande parcourue de veines et d'artères devient délicieux !!! Goûter à un muscle progressivement dépourvu de vie serait donc d'une luxure telle qu'on ne ressentirait plus aucune culpabilité, et que la chair tendre et molle vous...

- Aimez-vous votre plat ?

Cannibalisme. Chair. Cruauté.

- Je vous demande pardon ?

- Votre plat vous plaît-il ?

- Euh, oui, c'est très bon, mais je voulais simplement dire que...

- Qu'avez-vous choisi ?

- Euh... des coquilles Saint-Jacques dans leur jus à l'oignon confit accompagnées d'un soupçon de bœuf bourguignon et ses herbes printanières.

- Des coquilles Saint-Jacques dans leur jus à l'oignon confit accompagnées d'un soupçon de bœuf bourguignon et ses herbes printanières ?

- Oui, oui. Des coquilles Saint-Jacques dans leur jus à l'oignon confit accompagnées d'un soupçon de bœuf bourguignon et ses herbes printanières.

- Oh.

Silence.

- Irène ! lâchai-je soudainement.

Mon patron laissa échapper un rot, indifférent.

- Vous ne trouvez pas cela étrange qu'elle ne soit toujours pas arrivée ? continuai-je.

- Qui ?

- L'autre stagiaire. Cheveux roux, yeux bleus, sourire timide... Elle était censée partager notre... *agape*... Vous vous souvenez ?

Non, M^ossieu s'en fichait comme de l'an 40. Bien sûr : M^ossieu préférait largement le contenu de son assiette à ma compagnie, c'était évident.

Agacé, je songeai à appeler Irène mais, n'ayant pas le numéro de téléphone de ma collègue, je pris mon courage à deux mains et interpellai mon directeur, pensant qu'il daignerait peut-être interrompre son repas pour passer un bref appel.

- Excusez-moi, fis-je, mais si vous me permettez, je pense qu'il vaudrait mieux téléphoner à Irène pour voir si tout va bien...

- Qui ?!

- Irène... Ma collègue Irène...

Mon patron toussa bruyamment et quelques postillons atterrirent dans son assiette. On eût presque dit qu'il faisait exprès de ne pas m'écouter.

A présent, je me sentais lessivé. Mes muscles étaient tellement las que je n'arrivais presque plus à esquisser le moindre geste.

- Très bien, fis-je, dépité. Nous pourrions bien nous passer d'Irène... La pauvre, je me demande vraiment ce qui lui est arr...

- Puis-je goûter vos coquilles Saint-Jacques ?

Je tiquai mais n'eus cependant pas le courage de refuser.

- Oui, oui, allez-y (Je soupirai, le front en sueur). Et donc, pour revenir au sujet de départ, je pense qu'il est intéressant de voir l'image que les livres renvoient de notre société... Certains lieux sont pareils à la fois dans la réalité et dans la fiction. Il en est d'ailleurs de même pour certains personnages... Vous, par exemple, me faites penser au cyclope Polyphème, ce qui tombe bien étant donné votre amour pour la lettre « p »...

Ma tentative était risquée, mais il fallait que j'attire l'attention de mon bourreau. Aucune réaction de la part de celui-ci, trop occupé à s'empiffrer.

- Oui, continuai-je, vous êtes imposant et légèrement intimidant. Vous semblez avoir beaucoup d'autorité dans l'entreprise et je sais que beaucoup de gens vous admirent pour cela. Et qu'est-ce que cela doit être prestigieux d'avoir pour père Poséidon, dieu des mers et des tempêtes ! Enfin, ce n'est qu'une façon de parler : je ne dis ça que parce que votre père, cet homme formidable, vous a légué sa compagnie à sa mort... Bref, vous êtes plein aux as, puissant et indomptable. C'est très impressionnant.

Le visage inexpressif de mon interlocuteur restait... eh bien, inexpressif.

- Mais, lâchai-je, en haussant soudainement la voix, vous semblez aussi avoir peu d'ouverture d'esprit et ne pas voir plus loin que le bout de votre nez... V-vous, v-vous êtes lent. Sot. Peu sociable. Gras. Fade. Vous... vous n'êtes qu'un... qu'un... qu'un *con* ! En fait, je pense que vous n'êtes qu'un tyran qui ne brutalise les autres que parce que ça lui procure une jouissance incommensurable !

N'importe qui, une fois hué de la sorte, se serait levé et m'aurait hurlé sa désapprobation avec emphase. Pas Polyphème.

- Vous, v-vous n'êtes qu'une brute ! explosai-je enfin en me levant d'un bond, vous êtes le plus sombre idiot que cette Terre ait jamais porté parce que vous êtes tout simplement stupide ! Vous n'êtes qu'un gros lard empestant la luxure, un sybarite ! Vous ne pensez jamais à faire le bien autour de vous ! A croire que vous êtes dépourvu de cette capacité à aimer !! V-vous, v-vous...

Je m'étranglais avec ma salive. Je n'arrivais plus à me contrôler et j'avais débité un flot d'injures tellement primaires que j'en avais honte.

Je tremblais. J'étais allé beaucoup trop loin et rien en moi ne justifiait un acte aussi insensé. Afin de pousser Polyphème à bout, j'avais voulu percer son unique œil avec des mots et je n'y étais pas parvenu. A vrai dire, je m'excédais moi-même. J'avais surnommé mon tyran Polyphème, nom grec qui signifie « Celui qui parle beaucoup » ; or c'était moi qui m'acharnais alors que mon patron ne pipait mot.

Mon inutilité n'était qu'un miroir dans lequel je pouvais nettement distinguer l'être indigne que j'étais. Je ne savais plus ce qui m'arrivait. J'étais tellement effrayé que mes lèvres ne filtraient plus les éléments indésirables :

- Mais enfin, réagissez ! eus-je le culot de crier.

Si le restaurant avait été moins propre, l'on aurait entendu une mouche voler.

-Asseyez-vous, lança alors mon patron.

-Je vous demande pardon ?! m'étranglai-je, le souffle court.

Comprenait-il seulement ce qui était en train de se passer ?

-Asseyez-vous, répéta Quasimodo, d'un calme olympien.

Tel un condamné à mort devant la potence, je compris qu'il n'y avait aucune échappatoire et me résignai.

Mon directeur plongea alors sa cuillère dans l'amas de nourriture que contenait son assiette, puis me la tendit avec une extrême lenteur.

-Mangez.

N'y tenant plus, je lui ris au nez.

Mon interlocuteur sembla vexé. Il contracta les muscles de son visage, laissa échapper une espèce de mugissement qui trahissait sa colère et approcha sa cuillère de mes lèvres, en insistant :

-Mangez ! tonna-t-il.

Je regardai la cuillère avec effroi et eus l'impression de me retrouver chez le dentiste, en train de loucher sur une curette parodontale juste avant un détartrage.

-Mangez, mangez ! scanda Polyphème (Il agita la cuillère devant mon nez, telle une mère donnant à manger à son nourrisson). Hélicoptère !

J'assistai à la scène, impuissant.

-Répétez ! Hélicoptère !

-Hé-hélicoptère !

-Hélicoptère !

-Hélicoptère...

Mon patron sourit.

-C'est bien.

Et de fourrer la cuillère dans ma bouche.

Mon palais fut assailli par toutes sortes de goûts. Je refusai d'essayer d'identifier ce que j'avais en bouche et m'empressai de tout avaler.

Mais c'est alors que je sentis quelque chose me chatouiller la gorge et recrachai dans ma main le peu de nourriture qui me restait en bouche. Essayant d'ignorer les regards que les autres clients devaient être en train de jeter à notre table, je m'emparai de ma serviette et entrepris de m'essuyer la main, rouge de honte.

C'est là que je remarquai quelque chose d'étrange.

Parmi les restes de rognon, j'identifiai quelque chose qui brillait. Un bijou ? Non, c'était... c'était une sorte de long poil aux reflets auburn, voire orangés.

Je n'eus pas le temps de dire quoi que ce soit : mon patron remarqua tout de suite le poil que je tenais entre mon pouce et mon index, s'en empara violemment, puis le fourra dans sa bouche et l'avala, avec un petit soupir de satisfaction.

Pour couronner le tout, Polyphème fixa intensément mon assiette avec un air de gros bébé étonné, puis planta ses yeux dans les miens et m'adressa un regard suppliant qui voulait tout dire :

-Je peux... ?

- OUI !!! criai-je, écumant de rage, allez-y !!! Prenez-les si ça vous chante ! De toute façon je n'ai plus faim...

Tout à coup, les bajoues du tyran s'écartèrent sous l'effet d'un large sourire et il se hâta de verser le contenu de mon assiette dans la sienne. Il y avait à présent un amoncellement phénoménal de nourriture, aussi luisant de graisse que le visage poupin de Polyphème. Ce dernier jubilait. Je compris pourquoi.

Il avait gagné.

Alors, j'assistai, impuissant, au spectacle répugnant de mon patron qui, avec une frénésie presque masturbatoire, fourrait une à une les coquilles Saint-Jacques dans son abysse de bouche et les gobait toutes entières avec extase. Ainsi, leur jus ruisselait sur les commissures écumeuses de ses lèvres et le long de son menton adipeux.

A présent, je découvrais avec horreur la véritable nature de ce prêtre dont le culte devait être adressé au palais, car je le distinguais au sommet de toute sa splendeur visqueuse et fétide. Il haletait comme un phoque.

Plus il mangeait, plus il semblait animé par une sorte de rage sexuelle qui le poussait à s'empiffrer de plus belle, ingurgitant ainsi de monumentales bouchées de ce mets dont il semblait raffoler. Il ne s'interrompait que pour tousser, postillonnant les morceaux de nourriture avec force. Il gonflait les joues, à la manière d'un écureuil obèse, de peur de ne pas pouvoir garder en bouche les aliments chéris. Il faisait claquer sa langue de baleine, il sentait les saveurs riches et onctueuses s'y décanter, il jouissait par la bouche.

Ainsi, voici qui était vraiment cet homme que tout le monde haïssait et qui tyrannisait tous ses employés : un simple nourrisson rendu fou par la gourmandise, un gros bébé aux yeux luisant d'avidité, le menton barbouillé de sauce, les bourrelets se trémoussant de plaisir. Ce n'était rien de plus qu'un sumo vénérant les aliments qu'il mâchait à peine. Il engloutissait tout, produisant de vilains borborygmes entrecoupés de rots de satisfaction, à l'idée que ce qu'il mangeait rejoindrait bientôt l'estomac qui lui servait de cerveau.

Lorsque je revins chez moi, le ventre vide, j'étais complètement décontenancé.

Si j'avais dû me comparer à un plat, j'aurais été une petite trilogie d'indignation servie dans son jus d'opprobre et d'humiliation à la sauce « déception ». Trop fatigué pour me changer, je m'étais étalé sur mon lit, tout habillé, telle une étoile de mer échouée sur le rivage. Je ne tardai pas à m'endormir.

Je rêvai que je vomissais.